



## Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec

Théâtre du Nouveau Monde, 3 décembre 2015

**Michel Marc Bouchard**

Distingués membres de l'Académie des lettres du Québec, amis dramaturges, compagnons et compagnes de la scène, du cinéma, de l'opéra, de la muséologie, membres de la grande famille du Centre des auteurs dramatiques, des éditions Leméac, de l'agence Goodwin, membres de ma famille, mon cher Louis, mon amour, chers amis, merci d'être ici en ce jour de fierté.

Cher Émile Martel, toi qui guides sans relâche les destinées du Centre québécois du P.E.N. international et de l'Académie des lettres du Québec, sans ta dévotion de croisé, nos institutions ne seraient que le pâle reflet de ce qu'elles sont. Je te remercie, mon ami, pour l'estime que tu me portes et pour ce portrait extrêmement flatteur que tu viens de dresser de mon parcours. Mon cher *Vous*, comme tu te plais à nous nommer, reçois toute ma gratitude.

Je tiens aussi à exprimer ma reconnaissance à Lorraine Pintal et à toute l'équipe du Théâtre du Nouveau Monde d'accueillir cette cérémonie ici où mes mots ont résonné plus d'une fois. Ici, dans ce décor où ils résonneront encore ce soir grâce à la fabuleuse équipe de comédiens et de comédiennes de *La Divine Illusion*, ma toute dernière pièce mise en scène par mon Serge Denoncourt, mon complice.

C'est dans ce lieu chargé d'histoires, de rencontres, de souvenirs artistiques impérissables que je fais mon entrée au sein de cette prestigieuse association composée d'écrivains et d'écrivaines que j'ai admirés tout au long de ma carrière et que j'admire encore. Sœurs lointaines, frères secrets, chez qui j'ai souvent trouvé le réconfort. Leurs œuvres ont été des lieux de reconnaissance, des repères identitaires. Elles ont éveillé ma conscience et enrichi ma vision du monde. Elles ont été le refuge du double qui s'agitait en moi, celui qui avait une autre façon de lire le monde, celui qui faisait tant de vacarme avec ses obsessions, celui qui ne voyait que l'invisible, cet invisible dont parle Bertolt Brecht.

Émile Martel convie chaque nouveau membre à profiter de cette cérémonie pour faire le point sur qui on est, d'où l'on vient et qu'est-ce qui nous a amené là.

Raconter ses souvenirs avec ce que leur réminiscence comporte de subjectif et d'elliptique est une écriture en soi. L'auteur choisit l'angle du récit, donne une réalité

à des impressions évanescentes. Il se livre à des évocations fragmentaires, il interprète des traces sensorielles et il laisse à la parole le soin d'en fixer le récit. Nous existons parce que nous nous racontons. Nous nous créons en parlant. Le mot choisi, la construction de la phrase, la formule, les hésitations, les silences sont aussi fondamentaux à notre personnalité que le sont la couleur de nos yeux ou le choix de nos vêtements.

Je me souviens.

Dans la cour de récréation, nous sommes là, alignés en silence et intrigués par *la chose*. C'est la première fois que je suis dans une file par ordre de grandeur. Je ne suis pas le plus grand, ni le plus petit. Me fondre dans le groupe me rassure. Personne ne regarde la porte principale. Non, on a tous les yeux levés vers l'anneau, l'immense anneau tout blanc qui cintre *la chose*.

Elle est ronde. À vrai dire, non, elle est circulaire. Certains disent, ceux qui vivent dans les terres, ceux qui viennent rarement au village, ceux dont je fais partie, certains disent qu'elle est venue de l'espace se déposer durant la nuit. Au bout de la falaise de glaise grise, sur les bords de la rivière aux eaux froides d'un bleu minéral froid, venue du cosmos, notre école a atterri avant le lever du jour.

Notre école est ronde. Ma mère m'avait prévenu. Le journal en a parlé. Des dessinateurs d'écoles venus d'au-delà de la barrière des Laurentides l'ont ainsi imaginée. Elle ressemble en tous points à un vaisseau spatial.

Le Savoir ne vient-il pas d'en haut? C'est ce que le prêtre a dit. De là-haut viennent toutes les connaissances. C'est ce qu'il a dit. Depuis l'éveil de ma conscience, on me répète que tout vient de là-haut. Je savais déjà pour les oiseaux, pour les astres et l'avion que j'ai vu un jour... mais on m'a appris que la peur aussi venait de là-haut, tout comme le jugement dernier, tout comme l'origine et la fin, les qualités et les dons, les défauts et les pardons. Mon école venait du ciel.

On allait y pénétrer et tout apprendre. Apprendre à lire les livres dans l'ordre. C'est ce que ma mère m'avait dit. Jusqu'à ce jour, tout ce que je savais des livres, c'est qu'on me les racontait dans le désordre. Le livre de l'Église, celui que le prêtre nous récite au hasard des chapitres : Judas se pend avant même que les Rois mages n'eussent indiqué l'Étoile; Jésus pardonne à Marie- Madeleine avant même que Dieu ne sépare l'océan pour y laisser passer Moïse.

Il y a aussi le gros livre des Mots, celui qu'on feuillette avec un mouvement de va-et-vient en se mouillant le doigt pour fixer une page. Celui qui nous dit pourquoi on dit ce mot-là au lieu de celui-là ci ou pourquoi on ne doit pas le dire.

Il y a les Encyclopédies, celles que maman paie par versements à chaque épicerie, celles pour qui papa a *chef-d'œuvre* une imposante tablette bien en vue dans le salon, celles où dans la même page les pays froids cohabitent avec les animaux des Tropiques et les rois de l'Inquisition.

Et il y a aussi le bottin des noms et des chiffres qu'on compose sur le cadran circulaire.

On ne m'avait jamais dit que l'aventure de la lecture pouvait se faire en commençant par la première page et qu'à la fin, c'était la fin.

On attend toujours le signal pour entrer dans la soucoupe volante. Je détonne dans la cour de récréation toute neuve aux effluves de bitume et de peinture fraîche, celle qui trace les frontières des espaces de jeux. Au milieu de cette file, je jure avec mes cheveux trop blancs pour mes six ans, mes lunettes trop épaisses pour mes yeux, vêtu des habits fabriqués par ma mère; veston et pantalons trop courts, en *fortrel* bleu ciel. *Fortrel*, polyester inventé pour la fabrication des tapis. Je suis l'enfant pastel construit par ma mère. Avant même d'entrer dans cette école, je suis déjà un extraterrestre.

Mais le travestissement de l'enfant-sage n'arrive pas à tromper l'autre qui s'agite en moi. L'autre qui se fout de la soucoupe volante et d'apprendre à lire. Celui qui regarde les autres élèves et qui les imagine se balancer, nus, têtes en bas, au bout d'un crochet à viande. Cet autre dont l'imaginaire s'est forgé à même les meurtres de milliers de bêtes qu'on égorge chaque jour dans l'abattoir de mon père, juste là, à quelques pas de ma chambre. Cet autre qui fixe les yeux des vaches passés du brun au blanc, de vie à trépas.

Cet autre qui s'amuse ensuite à les crever. Cet autre dont les cris de porcs agonisants, entaillés, bercent les matins et inspirent les songes. Cet autre qui a vu couler plus de sang que de rivières. Cet autre dont la distance m'est nécessaire, car sa fascination morbide pourrait m'emporter dans une associabilité fort incommode. Cet autre qui se fout du Petit Prince et qui empaille son renard, cet autre qui fait frire tante Lucille et qui embroche Fanfreluche.

Celui que je crains et que j'apaise.

*Je marche à côté d'une joie*

*D'une joie qui n'est pas à moi*

*D'une joie à moi que je ne puis pas prendre*

*Je marche à côté de moi en joie*

*J'entends mon pas en joie qui marche à côté de moi*

C'est à l'adolescence que je découvre ce poème de Saint-Denys Garneau qui transforme ma double personnalité en véritable joie. Saint-Denys Garneau qui tour à

tour semblait s'adresser à quelqu'un d'autre en se parlant de lui-même, puis s'adresser à lui comme à un étranger. Il cherchait à se comprendre en parlant à voix haute.

*Mais je ne puis changer de place sur le trottoir  
Je ne puis pas mettre mes pieds dans ce pas-là  
Et dire voilà c'est moi.  
Je me contente pour le moment de cette compagnie  
Mais je machine en secret des échanges  
Par toutes sortes d'opérations, des alchimies,  
Par des transfusions de sang  
Des déménagements d'atomes  
Par des jeux d'équilibre.*

Ce poème devient mon credo. Le réciter me réconcilie avec la schizophrénie qui m'habite.

Désormais, nous marcherons ensemble.

Cheveux longs, mains-cigarettes, maigreur feluette, nous nous parlons, mon double et moi. Moi et lui, lui et lui, moi et moi. Surpris à se parler seul, au début, on baisse le ton. Ensuite, on s'en fout. On s'écrit à voix haute sans jamais déposer un seul mot sur le papier. *La trilogie des ancêtres* d'Italo Calvino devient un refuge. Ce Baron Perché qui du haut de son arbre observe les bouleversements du monde sans y participer. Ce Vicomte pourfendu, quintessence du double pour qui l'avantage d'être pourfendu est de comprendre que dans chaque tête, que dans toute chose, il y a la peine d'être incomplet. Ce Chevalier inexistant qui se révèle ou qui s'annule dans sa double fonction de maître et de sujet.

Ensuite, c'est la découverte d'un conte à la sensualité sombre, à l'érotisme grave, d'un conte qui m'éloigne de mes proches et qui me permet de libérer les premiers cris du désir. Mon double devient Patrice, le bel idiot, et je deviens Isabelle-Marie, sa sœur laide et cruelle. Nous sommes les héros de *La Belle Bête* de Marie-Claire Blais, pour qui devenir adulte n'est pas un but mais une catastrophe.

Hélène Dorion, dans son livre *Recommencements*, exprimera plus tard le sentiment qui m'habite alors.

*J'avais soif d'absolu; tout de la vie n'était que relatif. J'étais en quête d'éternité; je me heurtais au périssable. Je désirais la lumière et pourtant je ne cessais de me débattre, attachée à la noirceur qui m'était si familière. Je cherchais la demeure du sens et ce que peut vouloir dire habiter la terre. Plus que tout, sans doute, je m'efforçais de trouver ma propre maison, cet abri que l'on est seul à pouvoir construire soi-même.*

Fassbinder, Visconti, Arrabal, Ken Russell, Kurosawa, Fellini, Jodorowsky, Gilles Carle; c'est tout d'abord avec le cinéma que j'édifie sans m'en rendre compte ce que va devenir ma maison.

Je regarde de plus en plus les garçons. Barbes naissantes, épaules robustes, nuque rasée, j'édifie ce que deviendront mes nuits.

Jour après jour, les voix intérieures, celle de l'enfant-sanguinaire, celle de l'amoureux inverti, celle du révolté narcissique, se décuplent et je risque l'implosion.

La mythomanie, l'enjôleuse mythomanie, vient à ma rescousse. Le faux devient l'exutoire. Le mensonge devient la base de toutes les relations. De formidables fabulations dont les récits me donnent parfois le rôle de la victime, souvent celui du héros. Le conteur se retrouve face à une mise à l'épreuve constante, tel un fil-de-fériste qui risque la chute à tout instant. Le dupeur ajuste selon les réactions de l'auditeur l'équilibre d'une vie inventée. C'est l'extase de s'improviser, de convaincre avec naturel. Maître de mes émotions, au point de communiquer aussi aisément celles qui sont factices que celles qui sont véritables.

Italo Calvino aurait pu dire de moi ce qu'il disait de son Baron Perché :

*Il s'était laissé gagner par la fièvre des conteurs qui jamais ne savent quelles histoires sont les plus belles : celles qu'ils ont réellement vécues [...] ou bien celles qu'on invente, celles qu'on taille à larges pans, où tout semble facile, mais qui, au fur et à mesure qu'on brode, ramènent - inexorablement - à ce qu'on a vécu ou rencontré.*

Fatigué de mes récits fallacieux, menacé de dénonciation, isolé, je trouve un nouvel exutoire. C'est à Matane, sur les bords du fleuve, dans un taudis où le froid du dedans est le même que celui du dehors, que je commets mon premier geste d'écriture; une pièce sur la perte d'une jeunesse face à un futur formaté. Une œuvre où le personnage principal fait un va-et-vient entre le monde extérieur et les diverses personnalités qui l'habitent.

Elle a pour titre *Dans les bras de Morphée Tanguay*, et elle débute ainsi : « *Je suis un fœtus qu'on aurait dû avorter. Car donner naissance aux enfants du ciment, c'est d'oublier que Dieu avait mal jugé; il aurait dû laisser seul Ève et Adam.* »

Bertolt Brecht nous enseigne que chaque créateur maîtrise en partie ce qu'il crée lorsqu'il instaure un déplacement patient, certes imprévisible, entre lui-même, son œuvre et sa propre altérité. Il n'y a plus de séparation absolue entre le visible et l'invisible, l'audible et le silence.

Grâce à la transposition scénique, je touche à la communion véritable du partage avec les autres. Grâce au jeu de rôle, les mondes intérieur et extérieur trouvent enfin un équilibre.

Le succès de cette pièce est tel que même les journaux montréalais font écho de cette œuvre d'un étudiant en Gaspésie. Porté par les encouragements, j'embrasse le théâtre avec la rage de l'enfant-sanguinaire, de l'amant inverti et du menteur fabuleux. C'est alors que Genet, Tchekhov, Shakespeare, Rimbaud, Williams, Mishima, Pirandello, Beckett, Ducharme et Michel Tremblay deviennent mes compagnons de chevet.

Dans *Histoire de s'entendre*, Suzanne Jacob nous dit :

*Le monologue intérieur est constitué de milliers de voix; c'est un réservoir infiniment vaste, large, riche, inépuisable qui déborde de loin nos fiches identitaires. L'écrivain, l'écrivaine n'a rien à voir avec la meilleure manière de vivre, la meilleure manière de penser le monde, avec la meilleure ou la bonne manière d'écrire. Le travail de l'écrivain consiste à repérer sa voix et à la travailler.*

Depuis cette première pièce, ma voix s'est déclinée en une cohorte d'antagonistes et de protagonistes innombrables issus de ce réservoir. Personnages engendrés du même argumenteur, mais qui sont devenus singuliers à cause de leurs différentes interprétations. Enfants-muses abandonnés, tragiques amoureux dans un collège, frères perdus dans des passes-dangereuses, famille-nation à la dérive sur un transatlantique, ami et bourreau d'une oie blanche, jeune veuf perdu sur une ferme, reine à la fois fille et garçon...

Mes mots libérés de leur égocentrique geôlier sont devenus à chacune des étapes de leur mise au monde des pas qui sont allés vers l'autre. Car au théâtre, tout réside dans ce geste d'aller vers l'autre. Le dramaturge abandonne ses mots, car ils ont été créés pour subir l'interprétation de l'autre. Dans leur processus de mise au monde, ils deviendront aléatoires, ils seront trahis, sacrifiés. Ils seront livrés à la merci de la lecture du metteur en scène, à la merci du comédien qui les livrera à son tour à la merci du public. Un formidable saut en chute libre. Un assemblage d'accidents artistiques, comme le disait le regretté Patrice Chéreau, qui marquera pour l'auteur soit une élévation insoupçonnée, soit une résurrection perpétuelle, soit la chute redoutée. C'est une écriture vivante dans son inachevé.

Le théâtre, dans tout son processus d'enchevêtrement d'interprétations, et ce dans le but unique d'en partager l'expérience humaine, demeure pour moi la plus riche et la plus complexe des aventures.

L'Autre, c'est le défi du dialogue, l'abandon des *a priori*, le choc des ego. C'est le doute en solitaire, l'angoisse collective. Face à l'Autre, mon semblant d'assurance se fissure, s'écroule pour mieux se reconstruire. Je te tends la main, tu me tends la tienne;

pour raconter, pour séduire, pour provoquer. J'ai besoin de toi. Tu m'inspires, tu deviens fantasme et plaisir de jouer.

Le grand metteur en scène André Brassard, que j'ai eu le privilège de fréquenter et qui a fait connaître mes premières œuvres, m'enseigna tout jeune qu'il n'y a pas de mauvaises raisons pour créer si nous risquons quelque chose, si nous mettons en péril quelque chose. Que ce soit pour la défense d'une cause, pour le rejet de ce qui est établi, que ce soit motivé par une intuition, une obsession, un traumatisme, que ce soit pour une quête conceptuelle ou juste pour satisfaire à sa libido, la création nous demandera toujours une totale mise à nu dans ce désir de partager notre vision du monde avec les autres, avec la plus grande des franchises, même lorsqu'on écrit des mensonges.

Je suis devenu le spectateur de mes histoires sans cesse en mouvement, de production en production, infinies dans leurs interprétations. Elles se sont faites cinéma, elles se feront opéra, transfigurées ici et ailleurs dans des lectures sages ou éclatées, offertes par des comédiens et comédiennes de tous horizons et de toutes cultures.

Issu d'un monde illettré, sevré de lectures, souffrant de dyslexie, je n'aurais jamais cru qu'un jour je deviendrais membre d'une académie des lettres.

C'est avec une fierté écarlate, mes chers amis, que je me tiens devant vous et que je partage ce moment surréel.

Et la chose est encore plus impensable car, comme l'a souligné plus tôt Émile Martel, l'Académie commet ici un geste rarissime dans son histoire : elle accueille un dramaturge. Je ne suis ni poète, ni romancier, ni littérateur. Je suis l'enfant louche de l'écriture, celui qui écrit des trous, des univers à créer entre deux phrases, des mots qui existent à voix fortes. Pourtant, le théâtre ne demeure-t-il pas encore aujourd'hui l'un des derniers lieux dans la Cité où nous partageons ensemble des idées et des questionnements sur ce que nous sommes, sur ce que nous désirons être? En accueillant aujourd'hui un dramaturge, l'Académie réaffirme que le théâtre est bel et bien un genre littéraire à part entière, que ses auteurs sont aussi des chercheurs, des penseurs, et des philosophes, et que leurs jours sont faits de ce geste qui nous réunit tous aujourd'hui : écrire. Vous ravivez ici la reconnaissance que vous avez eue pour les plumes de Marcel Dubé et d'André Ricard.

Dans quelques heures, Michaud, ce personnage de *La Divine Illusion*, ce personnage miroir de la lumière que je porte, va se tenir au même endroit où je me trouve en ce moment. Talbot, ce personnage du miroir sombre de ce que je suis aussi, fera de même. Ils diront le même texte.

*Quand la rumeur du public s'évanouit, au moment où le noir se fait dans la salle, on retient son souffle et on ne fait plus qu'un. Le rideau se lève et on découvre le décor. Qui va entrer par cette porte ? Qui va monter dans cette échelle ? Qui va dormir dans ces lits ?*

Mais à la différence de mes personnages, je vous dis : « *J'aime le théâtre. J'aime le théâtre... parce que c'est ma vie.* »

Merci et longue vie à l'Académie des lettres du Québec.

Michel Marc Bouchard